
Claude Tardits, *Histoire singulière de l'art bamoum (Cameroun)*

Paris, Afredit-Maisonnette & Larose, 2004, 127 p., bibl., ill., cartes.

Michèle Coquet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/3023>

DOI : 10.4000/lhomme.3023

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2007

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Michèle Coquet, « Claude Tardits, *Histoire singulière de l'art bamoum (Cameroun)* », *L'Homme* [En ligne], 181 | 2007, mis en ligne le 29 janvier 2007, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/3023> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.3023>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Claude Tardits, *Histoire singulière de l'art bamoum (Cameroun)*

Paris, Afredit-Maisonnette & Larose, 2004, 127 p., bibl., ill., cartes.

Michèle Coquet

- 1 LE 6 JUILLET 1902, une expédition allemande parvient à Foumban, capitale d'un royaume puissant et prospère, celui des Bamoum. Les Allemands, premiers Européens à entrer à Foumban, sont déjà installés sur les hauts plateaux à l'ouest et engagés avec les Français et les Anglais dans la pénétration de cette partie de l'Afrique qui deviendra le Cameroun. L'accueil que leur réserve le souverain Njoya est excellent. Les Allemands impressionnés par la prestance du personnage et l'ordre qu'il fait régner dans sa ville décident de ne pas l'occuper. Foumban est alors une cité de 15 000 à 20 000 habitants, florissante et verdoyante, ceinte d'un anneau de fortifications long d'une vingtaine de kilomètres, et abritant en son cœur un splendide édifice de bois et de chaume, le palais.
- 2 Difficile, voire impossible, d'évoquer l'histoire des arts bamoum sans poser en son centre le roi Njoya, qui en fut le réformateur et l'inspirateur durant les trente-huit années de son règne (de 1894 à 1932, date de sa déposition par les Français), et qui demeure l'une des figures les plus étonnantes de l'histoire africaine. C'est ce que rappellent le livre de Claude Tardits et ses images – photographies d'archives suisses et allemandes montrant Foumban et la vie palatine jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale, documents de l'auteur et photographies des objets eux-mêmes.
- 3 Njoya, dont le père, le roi Nsangou, avait trouvé la mort au cours de l'une des nombreuses batailles qu'il menait contre ses voisins, descendant d'une dynastie à l'histoire mouvementée, agit très tôt en homme politique avisé. Il comprit l'intérêt qu'il y avait à s'associer les faveurs des Allemands des points de vue politique, militaire et économique afin d'accroître la puissance du royaume bamoum, de le défendre des attaques étrangères et surtout de rehausser son prestige personnel. Les Allemands furent très rapidement chez eux à Foumban ; en échange de l'aide qu'ils lui apportaient, Njoya accéda à leur désir de fonder une mission protestante, un temple puis une école. Il obtint des Allemands de nouvelles semences, développa la culture du palmier à huile et du coton ce qui lui permit d'intensifier la pratique du tissage et la production textile.

Certains traits de la culture européenne imprégnèrent rapidement les productions bamoum : frappé par l'architecture de la résidence du gouverneur, Njoya entreprit de construire à Foumban un palais au faste et au style comparables.

- 4 La manière dont le souverain tira profit de ses relations avec les Allemands avait des précédents. Quelques années avant l'arrivée de ces derniers, afin de vaincre une rébellion au sein de son royaume, Njoya avait fait appel à la cavalerie peul. À la suite de cet événement, il adopta les attributs les plus visibles de l'identité peul – les chevaux, les lances, la confession et le vêtement musulmans – non pour faire allégeance à ses alliés mais pour s'approprier ce qu'il percevait comme les instruments et les signes de leur puissance. Un texte écrit en bamoum explicita son geste : « Sultan Njoya introduisit la pratique des prières musulmanes, non pas au nom de Dieu, mais comme médecine de guerre ».
- 5 La conversion du roi entraîna un bouleversement des coutumes vestimentaires. Afin de répondre à la nouvelle demande, des teinturiers et des tisserands haoussa s'installèrent à la cour et c'est durant cette période que Njoya, conscient de l'effet de légitimité donnée par l'écriture à travers l'usage que faisaient du Coran les musulmans, décida d'y avoir recours à son tour : il inventa une nouvelle écriture qui lui permit de transcrire les témoignages recueillis auprès des Bamoum sur leurs propres traditions et de faire rédiger un texte, traduit depuis en français et publié en 1952 sous le titre *Histoire et coutumes des Bamoum*. Une planche reproduisant les quelque 500 signes du premier alphabet bamoum figure dans l'ouvrage : on en relèvera la grande beauté graphique. Cet intérêt pour l'histoire du royaume fut partagé par le prince Seidou Djimolu, fils et successeur de Njoya, qui fonda un centre de recherches à Foumban, l'Académie bamoum.
- 6 Si les contacts avec les Peul avaient entre autres apporté l'écriture ainsi que l'art du tissage et de la broderie, les relations avec les Allemands s'accompagnèrent elles aussi d'innovations techniques dont les retombées se manifestèrent immédiatement dans les arts. Les étrangers introduisirent la scie dont l'usage modifia sensiblement l'architecture en permettant la fabrication de portes, fenêtres et panneaux ornés de motifs champlevés. Papier, encres et couleurs permirent le développement de la peinture et du dessin. Le roi passait commande aux artisans pour enrichir et embellir son palais ou honorer ses hôtes. Foumban devint sous le règne de ce monarque un lieu réputé de rassemblement d'artisans venus de toute la région : les touristes européens, en souvenir de leur passage, y achetaient des objets dont la production leur était déjà destinée. Foumban abrite maintenant un musée des Arts et Traditions bamoum là où se tenait le Centre de l'Institut français d'Afrique noire. Le palais, demeure depuis 1992 du roi Mbombuo, comporte une partie transformée en musée. Les artistes sont toujours nombreux à Foumban qui exposent publiquement des œuvres où les portraits de Njoya ont souvent la place d'honneur.
- 7 Le livre de Claude Tardits comprend deux parties : la première informe le lecteur de l'histoire du royaume bamoum, de sa fondation jusqu'à nos jours, et de l'organisation de la vie palatine et rituelle sous le règne de Njoya, reprenant des données déjà exposées dans son ouvrage de 1980¹; la seconde est consacrée à l'art de cour, celui destiné au roi ou aux chefs de lignage, les *nji*. Grâce aux nombreuses photographies prises dès les premières années du xx^e siècle, la documentation sur l'utilisation et les fonctions de cet art est exceptionnellement riche : certaines images témoignent de l'importance qu'avaient les rituels à masques avant que l'interdiction de Njoya,

converti à l'islam, ne les fasse disparaître. L'auteur présente les différents objets en usage à la cour : sièges et trônes perlés aux couleurs vives, armes de parade (sabres, coupe-coupe,...), cloches d'appel pour la guerre, bâtons de danse, colliers et bracelets, pipes, vaisselle en terre cuite et en bois, calebasses perlées, cornes à boire. L'iconographie des objets bamoum, partagée avec leurs voisins dont, parmi les plus connus, les Bamiléké, comprend des motifs récurrents : la panthère, l'éléphant, la mygale sont les animaux les plus représentés pour figurer la force surnaturelle du roi et son pouvoir de clairvoyance.

- 8 L'auteur évoque également deux personnalités artistiques qui doivent elles aussi leur existence et leur reconnaissance à l'entreprise patrimoniale de Njoya : Adamou Mfonsié et Ibrahim Njoya, désormais célèbres en pays bamoum et même au-delà. Le premier, descendant de sculpteurs et de fondeurs, fut l'un de ces artisans au service du roi qui contribuèrent à la construction de son nouveau palais, en dessina les plans et en sculpta les portes et les fenêtres. Après la mort du souverain, il exécuta pour le musée et la préfecture des panneaux muraux à thème narratif (scène de danse, retour de chasse, combats, rites royaux,...). Le second se fit connaître à la fin des années 1920 pour ses dessins et peintures dont l'ouvrage offre quelques reproductions. Ses œuvres partagent le caractère épique des bas-reliefs de Mfonsié et annoncent une tradition picturale et murale qui s'est poursuivie jusqu'à aujourd'hui. Les œuvres de Mfonsié et de Njoya, au croisement de deux mondes, d'inspiration à la fois africaine et européenne, ne manquent pas d'évoquer par leur style le syncrétisme des ivoires bini ou sapi-portugais du XVI^e siècle. Elles mériteraient à elles seules une étude que le livre incite à poursuivre. On retiendra des dessins de Njoya les visages de souverains vus de face et directement inspirés de ceux des masques aux grands yeux en amande ourlés de paupières qui contrastent avec les profils de certaines femmes, calqués sur ceux des silhouettes féminines aux cheveux courts et profils grecs des images de journaux ou de publicité des années 1920.

NOTES

1. Claude Tardits, *Le Royaume bamoum*, Paris, A. Colin, 1980.

AUTEUR

MICHÈLE COQUET

Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain, Centre national de la
recherche scientifique, Ivry-sur-Seine.

mcoquet@ivry.cnrs.fr